Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 44

Artikel: L'homme à la colonne
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-203752

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

44me ANNÉE — N° 44. — Samedi 3 novembre 1906.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Soyons de notre temps.

Hélas, que j'en ai vu mourir de belles choses!
C'est le destin. Il faut une proie au trépas.
Il faut que le temps passe en effleuillant les roses,
Il faut...

Il faut en prendre notre parti, quelque peine que nous y ayons. Les revenants font triste figure au milieu des vivants; et c'est leur rendre un bien mauvais service que de les forcer malgré eux — car ils ne le demandent pas — à sortir du tombeau. Gardons-leur un pieux souvenir, mais, de grâce, laissons-les reposer en paix. On vit le présent; on ne vit pas l'avenir; on revit moins encore le passé. Si nous pouvons en quelque mesure — oh! combien petite — agir sur l'avenir, nous ne pouvons plus rien changer au passé; le cataloguer, voilà tout.

Nos journaux annoncent qu'une dame se propose de remettre en honneur le rouet de nos grands-mères. Et Mme Burnat-Provins, l'aimable et active initiatrice de la «Ligue pour la beauté» et, si nous ne nous trompons, membre non moins actif du Comité de la « Ligue pour la conservation de la Suisse pittoresque », applaudit des deux mains à l'intention.

Nous regrettons de ne pouvoir nous associer à ces applaudissements. L'idée de « Julie-Elise de la Maison d'En-bas », c'est le pseudonyme de la dame en question qui, entre parenthèses, n'eut rien risqué à signer de son vrai nom, part d'un bon naturel, mais elle ne nous semble pas heureuse. La machine à filer a tué le rouet, comme la vieille diligence fut tuée par la locomotive à vapeur, qui le sera à son tour par la locomotive électrique; le gaz d'abord, l'électricité ensuite, ont tué les quinquets de nos pères.

C'est le destin...

Chaque invention nouvelle a créé de nouvelles conditions d'existence, un milieu qui lui est propre. Pour remettre en honneur n'importe lequel de nos vieux usages, il faut aussi remettre en honneur le cadre et les personnes qui lui conviennent. Or c'est impossible, sinon très difficile. On exhumera des galetas, où ils dorment sous la poussière et sous les ans, les vieux rouets silencieux, on en confectionnera avec art de nouveaux, mais on ne ressuscitera pas les fileuses de jadis, sédentaires et aux goûts simples et modestes. Nous croyons que les causeries philosophiques de nos dames et de nos demoiselles d'aujourd'hui produiront avec le ronflement du rouet une drôle de musique. Et puis, nous ne voyons pas nos jeunes filles filant à la clarté brillante d'une lampe de seize ou de trente-deux bougies. On ne songe pourtant point à reprendre les quinquets fumeux, ni même la lampe à huile. Enfin, il n'y a pas à dire, les pieds de nos demoiselles, qui n'ont de commun avec ceux de leurs grands-mères que leur petitesse et leur élégance, sont destinés à faire tourner, sur les grandes routes poussiéreuses, les roues dévorantes de la bicyclette et non celle du rouet. Ce n'est plus du lin que filent nos demoiselles, ce sont des kilomètres.

« A ce cours de filage, dit aussi Mme Burnat-Provins, dans sa lettre aux journaux, se joindront des leçons facultatives de patois vaudois ».

Des « leçons de patois »! Vous dites bien « leçons », madame? Vrai, ces deux mots nous laissent rêveur. A-t-on jamais enseigné le patois? Se peut-il enseigner? On le sait ou on ne le sait pas. Mais on ne l'apprend pas. Il n'y a que les philologues qui l'étudient, comme on étudie l'archéologie; mais ce n'est point pour le parler — ils ne sauraient pas — c'est pour le classer, pour le disséquer.

Ah! ce bon vieux patois, personne ne lui fut, ne lui est plus fidèle que le *Conteur*. Ce sont deux vieux camarades; ils ne pourraient vivre l'un sans l'autre. Mais ils ne se font pas d'illusions, ils savent

... que le temps passe en effeuillant les roses.

Le *Conteur* entoure d'une tendre sollicitude son vieil ami, il s'efforce de lui cacher et d'adoucir la cruauté d'une longue et pénible agonie. Il ne demande qu'à vivre assez, pour lui fermer les yeux et accompagner son convoi, dût-il être seul à le suivre. Après... Eh bien, après?...

Jamais le *Conteur* n'a songé à créer des leçons et des cours de patois. Il sait bien que ça ne prendrait pas.

Et si Mme Julie-Elise réussit à faire des prosélytes, si nos jeunes filles se remettent au rouet, qu'on ne s'y trompe point, ce ne sera pas pour filer de bon « fil souple et solide », ni par amour ou piété pour un passé qu'elles n'ont pas connu et qui ne leur chaut guère, mais bien plutôt par pur snobisme et — ne souriez pas — parce que pour elles ce sera du « nouveau ». Aujourd'hui, il n'y a que le nouveau qui prenne. Mais rien n'est plus éphémère.

Après avoir repassé quelques jours au soleil, les rouets, anciens et neufs, reprendront le chemin du grenier ou de quelque boutique de bric-à-brac. Et l'initiative de la dame de la « Maison d'En-bas » n'aura servi qu'à prouver une fois de plus que le passé est mort et que le temps qui court ne lui appartient plus.

En définitive, de quoi s'agit-il? De rendre à la vie un peu de cette poésie qui semble lui échapper de plus en plus et qui pourtant en est un des charmes précieux. Pourquoi la chercher toujours dans le passé, cette poésie, comme si elle n'était que là? Il faut nous défier; nous sommes un peu le jouet d'une véritable illusion. C'est de leur seul éloignement souvent que certaines choses tiennent toute leur poésie. Il en est d'elles comme des personnes qui nous ont quitté pour toujours : c'est seulement alors qu'elles nous paraissent sans défauts. Il faut mourir pour qu'on veuille bien vous reconnaître quelque mérite.

Eh bien, c'est un grand tort cela. Il ne tient qu'à nous de nous en corriger. Apprenons à apprécier et à aimer nos semblables tandis qu'ils sont vivants, tandis que nous pouvons jouir de leurs qualités et les faire profiter des nôtres, ce qui est une seconde jouissance. De même ne perdons pas notre temps et nos efforts à des résurrections éphémères d'usages et de façons de vivre qui ont fini leur règne et qui seraient tout dépaysés dans notre société nouvelle.

Apprenons à apprécier et à aimer, comme les gens, les choses de notre époque; cherchons-en la poésie, car elles en ont une, certainement. Ne laissons pas à nos petits-neveux, qui la trouveront pour sûr ainsi que nous avons trouvé celle du soi-disant « bon » vieux temps, le soin de découvrir cette poésie. Eh! que diable, le ciel n'est-il pas toujours bleu, le soleil brillant et chaud, les prés verts, les arbres fleuris au printemps et d'or en automne; les ruisselets ne gazouillent-ils plus sous les taillis; n'entend-on plus dans les branches le joyeux babil des oiseaux? Que voulez-vous de plus? Imitons la nature. Quel plaisir avons-nous à passer notre vie dans des cimetières, à verser de vaines larmes sur les ruines d'un passé à jamais fini?

La vie n'est pas seulement aux enfiévrés, aux égoïstes, aux « affaristes » qui la méconnaissent et qui la gâtent; elle est avant tout à ceux qui l'aiment et qui savent en jouir. Soyons de ceux-là. Et vive le présent!

J. M.

De cause à effet. — Ceci se passe en France.

Un contrôleur se présente à la portière d'un compartiment de première classe.

— Vos billets, messieurs, s'il vous plaît!

Un monsieur sort avec affectation une carte de circulation gratuite, la présente à l'employé et, après avoir jeté sur ses compagnons de route un regard protecteur, dit, de manière à être entendu de tout le monde :

— Député!

Un autre voyageur, présentant avec une humilité railleuse son billet pris au guichet :

— Electeur!

L'homme à la colonne. — Le peintre Courbet, célèbre par son talent et par le renversement de la colonne Vendôme, habita longtemps, on le sait, notre pays, la Tour-de-Peilz. Il dînait un jour chez un de ses voisins. La conversation tombe sur le tableau de Gleyre, « Hercule aux pieds d'Omphale ».

— Beau tableau, dit Courbet, très beau tableau; mais il y a dans la perspective je ne sais quoi qui ne me revient pas... le fond est manqué; il y a trop de colonnes.

Un enfant de l'ami du peintre avait entendu la remarque. Lorsque Courbet fut parti, le gamin dit à son père :

— Dis donc, papa, ce monsieur veut donc renverser toutes les colonnes?

Le Palais de Rumine.

On inaugure aujourd'hui le palais de Rumine, à Lausanne. Ce bel édifice est déjà familier à beaucoup de monde. Il s'ouvrit pour la première fois au public, il y a deux ans, lors de l'Exposition nationale de peinture et de sculpture, installée dans ces salles qui ne se désemplissent plus, depuis que le Musée can-